

Il la vit fendre le voile de flocons de neige d'un pas assuré. Elle était seule à cette heure matinale et, bottée de vernis, s'approchait du perron. Sous son capuchon de vison d'un brun doux qui faisait penser au caramel, elle offrait à l'air glacé son visage où étincelaient des yeux à l'iris doré. La bouche de cette apparition aux lèvres nacrées donnait l'impression d'être scellée sur le secret de sa présence dans la propriété versaillaise des de Santis.

Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle passe sous la fenêtre de sa chambre pour entrer dans la maison où elle était sans doute attendue, où peut-être elle avait déjà passé la nuit.

Mike se dit qu'aimer une telle femme et en être aimé devait être le bonheur absolu.

Il descendit pour le petit-déjeuner.

Elle était là, blonde, d'un blond qui tirait sur le noisette, en robe sweater, un grand bijou en forme

de fleur stylisée enfilé sur une tresse d'or sous le col montant qui touchait son menton délicat, parfait comme chacun de ses traits.

Son visage, imperceptiblement poudré, tel qu'on n'en était pas bien sûr, laissait à peine deviner une interrogation ; il semblait, dans sa beauté pleine et lisse, s'offrir à l'admiration sans songer à justifier quoi que ce fût, comme résolu au silence.

Mike se présenta :

– Mike de Santis.

– Le fils ? dit-elle, à peine interrogative, tout en invitant, d'un geste de la main, Mike à s'asseoir devant elle.

– Oui, le seul, ironisa Mike, en prenant place à table.

Elle daigna sourire et ce sourire était merveilleux de gentillesse, de simplicité. Il était bien rare, pensa Mike, qu'on reçoive dans sa famille une personne aussi naturelle, naturelle et pourtant sophistiquée à l'extrême, comme si elle était attendue par un photographe, là-bas dans la neige, pour figurer l'élégance de l'hiver 67/68.

Mike se demanda si elle était américaine. Il s'imaginait qu'une telle élégance alliée à un tel naturel ne pouvaient être que d'une Américaine.

– Je suis Nora Robertson. Votre père travaille avec mon mari.

– Il est musicien ?

– Dieu, non ! Agent, seulement agent.

– Pour l'Amérique ?

– Pour les États-Unis, la Grande-Bretagne et bien d'autres endroits où le talent du chef d'orchestre Wolfgang de Santis est apprécié...

Elle porta une tasse de thé à ses lèvres, mais avant d'avaler une gorgée du breuvage, si chaud qu'il levait une brume vers son visage, elle ajouta :

– À sa juste valeur.

– Vous êtes américaine, bien entendu, dit Mike.

– Non, je suis allemande. Je suis même bavaroise, ce qui n'est pas vraiment être allemande, dit-elle. On vous a peut-être parlé de cela au lycée ?

Mike se pinça les lèvres. L'étrangère venait de le renvoyer à ses quinze ans, à ses études, à cette désespérante attente propre à l'adolescence où l'on ne fait que se préparer. Se préparer à vivre, à aimer. On se berce d'espoir, mais d'un espoir un peu étriqué.

Mike était méfiant devant l'avenir. Le spectacle que lui donnaient les adultes ne lui inspirait qu'une confiance limitée en la vie.

Cependant, il se redit, devant cette femme si belle : « Vivre avec cette femme, être son mari, ce doit être vraiment une vie, le bonheur, je suppose. »

– Vous accompagnez votre mari ?

– Oui, il dort encore. Décalage horaire, dit-elle en agitant une petite main manucurée, baguée à l'annulaire d'une chevalière, quasi masculine si elle n'avait enchâssé un diamant dont l'éclat faisait penser à de la glace que la promeneuse matinale aurait ramassée sur son anneau d'or jaune.

– Vous vous destinez aussi à la musique ? demanda-t-elle.

– Je ne crois pas. Enfin... j'étudie depuis longtemps le piano, mais je ne pense pas devenir pianiste.

– Pourquoi ? Vous ne vous trouvez pas assez bon ?

La question parut très directe à Mike, impertinente même.

Il répondit du tac au tac :

– Je ne suis pas mauvais.

– Vous ne voulez pas faire une carrière dans l'ombre de votre père, alors que vous étudiez le piano depuis longtemps, voilà tout. Si longtemps ?

– Depuis l'âge de cinq ans.

– Cela fait longtemps, en effet, tandis que votre père allait de succès en succès.

Elle savait donc déjà tout de son père. Peut-être connaissait-elle seulement très bien Wolfgang de Santis, adulé des foules mélomanes, lui-même autrefois pianiste, de grand talent évidemment, mais qui avait préféré la baguette de chef d'orchestre et qui même s'était fait connaître comme compositeur. Une carrière à l'image de son idole Gustav Mahler, mais avec l'éclat de la publicité et des médias en plus. Il avait été le premier chef d'orchestre européen à diriger à la télévision américaine. Le noir et blanc lui seyait. Des journalistes de la radio se déplaçaient jusque dans sa loge du *Met* avec force micros. Il se laissait photographier pour *Vues et Images*. Bref, il était célèbre à une époque où la célébrité n'était pas encore à n'importe qui, même

si l'on commençait à s'esbaudir de petits chanteurs sautillants et sans voix, « l'un étant la conséquence de l'autre », comme aimait ironiser Wolfgang de Santis, bien qu'il prît rarement conscience des préoccupations et surtout des plaisirs de « tout un chacun ».

Comme Mike s'y attendait, et peut-être Nora Robertson aussi, Wolfgang de Santis fit son entrée dans la salle où était servi le petit-déjeuner comme il l'eût fait au pupitre de direction d'une maison d'opéra, avec un naturel joué, surjoué même. Le maître ne manquait jamais ses entrées, averti, sans doute, par un sixième sens.

Serré dans un veston de sport sur une chemise de fil à fil azuré, un foulard de twill dans l'encolure, coiffé d'argent, le sourire aux lèvres, des lèvres qu'il avait sensuelles et purpurines, Wolfgang de Santis mima à merveille l'étonnement, un étonnement divin, bien entendu, comme du Mozart.

– Ah ! Nora. Comme vous êtes matinale et belle comme l'aurore, en effet. Vous faites la couverture d'*Harper's Bazar* ce mois-ci.

Il se penchait déjà vers la jeune femme, s'emparait de sa main pour la baiser, mais avant de s'asseoir, il donna un peu d'attention à son fils, juste un peu, le temps de le gratifier d'un : « Alors, mon grand ? » qui ne voulait rien dire, sinon qu'il prétendait, ce matin, paraître un père « sympa ».

Mais déjà il était assis et beurrant un toast que Paul venait de lui apporter sur une assiette d'argent, Paul

que Mike n'avait pas encore rencontré ce matin, aussi le jeune homme lui dit-il :

– Bonjour, Paul.

– Bonjour, Monsieur, répondit Paul, toujours réservé, tandis que Mike voyait parfaitement que son père se préparait à déployer, à l'adresse de Nora, toute l'étendue de son charme, trop heureux de pouvoir, de si bon matin, s'exercer et triompher sans nul doute, en grand artiste international qui sait vivre néanmoins au quotidien. Et quoi de plus trivial qu'un petit-déjeuner en famille ?

Mike se persuada que Paul avait eu un regard pour Nora avant de retourner à l'office, comme s'il avait voulu lui dire : « Je vous l'avais bien dit. »

Nora avait dû voir Paul ce matin avant tout le monde dans la maison.

– Ma petite Nora, disait Wolfgang de Santis, vous incarnez très exactement la fraîcheur de votre âge. Vingt-deux ans ! On ne peut mieux dire, mieux faire. C'est tout vous : fraîcheur, allant, et quel chic ! Vous êtes bien le mannequin vedette idéal de cette décennie, à venir ! Qui a fait ce bijou pour vous, car il a été fait pour vous ? *Tiffany*, je parie. Et vous n'avez emporté que du Cardin pour ce week-end !

– Nous sommes mardi, dit Nora, en regardant au-dessus de la tête de Wolfgang de Santis, ce qui agaça prodigieusement le maître.

– Mardi, évidemment. Mais vous resterez bien jusqu'au week-end, ma chérie ?

– Je vous quitte ce matin même, on m'attend à Paris.

– Vous n’allez pas laisser David, protesta Wolfgang de Santis, ce qui voulait peut-être dire : vous n’allez pas nous laisser David, votre mari, sur les bras ?

C’est sans doute ce que comprit parfaitement Nora, car elle répondit :

– Je le crains.

– De jeunes mariés comme vous ! parut déplorer de Santis, qui donnait l’impression de jouer dans une pièce déjà démodée alors qu’il la créait à l’instant.

– Cela fait deux ans maintenant.

– Quoi ? demanda agacé, presque brutal, de Santis que Nora avait interrompu, sinon dans son texte, dans son élan déclamatoire.

– Que nous sommes mariés.

Nora parlait avec une certaine froideur tout en regardant toujours au-dessus ou à côté du maître, ou plus simplement en considérant le toast qu’elle beurrerait.

– Deux ans avec vous, mais c’est trop peu ! dit en riant Wolfgang de Santis, qui voulait reprendre la main.

– Oui, mais deux ans avec David, cela compte double, il est épuisant.

Elle parlait un français impeccable sans ellipses déplaisantes ou escamotage de voyelles comme le faisaient de plus en plus souvent les Français eux-mêmes.

– Vous m’en direz tant, ironisa de Santis.

– Toujours dans des avions, des trains, des voitures performantes...

– Vous savez, Nora, j’ai cru un moment, dit de Santis dans un effet d’aparté (quel culot ! pensa son fils), que vous alliez dire : des lits performants.

– À ce propos, c’est ce que je vais retrouver à Paris : un lit, mais le mien où la performance ultime est de dormir. Enfin ! « Mon » lit, pas l’un du *Pierre* à New York ni même du *Ritz* à Londres. Mon lit, modeste et personnel.

– Vous m’en direz tant, ma petite Nora. Mais, s’il est personnel, ce lit, il n’est certainement pas modeste. Je veux dire, avec vous dedans.

Wolfgang de Santis cherchait toujours à avoir le dernier mot, il était tellement sûr de son esprit.

C’est alors que David Robertson entra, l’air affairé, car, pour un agent, il est toujours délicat d’arriver le dernier à table, comme ailleurs. Or, plus personne n’était attendu, madame de Santis ne descendait jamais pour le petit-déjeuner qu’elle prenait dans sa chambre.

Mike se dit qu’il connaissait déjà ce David Robertson dont il avait oublié le nom ; il l’avait vu une ou deux fois en compagnie de son père. C’était toujours le même homme, plutôt petit, mais très américain tout de même.

« Un très léger début d’embonpoint peut-être, depuis la dernière fois, pensa Mike, le visage sympathique, exagérément même. » Il sentait David Robertson miné par une idée fixe. Le succès ? Cela parut trop simple comme réponse à Mike qui, malgré son



jeune âge ou à cause de lui, était un fin observateur de l'âme humaine.

David Robertson salua tout simplement Mike en lui tapant dans le dos ou, plus exactement, en feignant cette tape qui se réduisit à un geste vague vers les épaules de Mike qui buvait une tasse de café dans cette porcelaine bleu et blanc qu'on dressait au petit-déjeuner dans la maison des de Santis directement sur l'acajou de la table, mais avec d'amples serviettes comme si on se fût trouvé dans un manoir anglais, forcément anglais.

Wolfgang de Santis, malgré ses nombreuses absences, veillait tout spécialement à ce qu'il en fût ainsi ; il aimait un certain décorum et les traditions, même celles des autres : l'œuf à la coque servi avec des toasts dorés à point.

David Robertson parlait assez bien le français, mais avec un accent à couper au couteau. C'est alors qu'il parlait que Mike se fit la remarque qu'il était étrange que sa femme n'ait aucune trace d'accent. Ni américain, ni allemand, ni autre.

Mike regardait Nora Robertson à la dérobée alors que son mari échafaudait déjà mille projets pour alimenter la carrière de maître de Santis. Elle se tenait très droite sur sa chaise à haut dossier d'acajou ajouré d'entrelacs, l'air absent, un sourire errant sur ses lèvres ourlées. Il la devina maintenant maquillée dans le but de magnifier son naturel, en professionnelle de la beauté, en somme ; une poudre de riz très fine

brillait légèrement, comme cristallisée, sur ses pommettes hautes et du mascara se voyait sur ses longs cils.

Mike s’imagina une fois de plus qu’un photographe l’attendait, là-bas, sous les flocons de neige. N’était-elle pas mannequin ? On avait sorti pour elle, d’une remise du vieux château voisin, un traîneau aux flancs bombés peint par Lancret.

La propriété des de Santis était sise à Versailles et elle avait pris au célèbre palais de Louis XIV un peu de sa pompe, elle avait été d’ailleurs la demeure d’un Fermier général.

Wolfgang de Santis ne manquait pas pour autant d’y faire régner son style international, sans lequel il aurait été dépaysé chez lui où il était pourtant si rarement, le même que dans son appartement londonien, en mêlant aux meubles français de l’acajou anglais et un grand nombre de tableaux de la première moitié du vingtième siècle, ce qui était pour lui une façon d’affirmer son goût, mais aussi de se créer un capital à l’abri des aléas de la Bourse, pensait-il, mais, hélas, pas des voleurs. Déjà, son appartement de Londres avait été visité et délesté d’un *Van Dongen* et d’un *Matisse*, de quelques bronzes aussi, dont un *Bugatti* et un *Brecker*. La propriété de Versailles était sous haute surveillance, ce qui obligeait ses hôtes à louvoyer avec les alarmes pour ne pas les déclencher à tout bout de champ. Parfois, maître de Santis s’avouait vaincu et disait que tout cela n’était pas au

point. On ne savait alors s'il parlait de l'installation de sécurité ou de sa collection. Mike trouvait l'une et l'autre à hurler.

Wolfgang de Santis se rassurait à bon compte en pensant que sa femme s'absentait rarement et qu'elle était entourée d'un personnel au-dessus de tout soupçon, soit : Paul, le majordome – un comme on n'en faisait plus – Marie, la soubrette, dont le genre empruntait aux films d'avant-guerre, elle datait d'ailleurs, et une cuisinière, heureusement portugaise, ce qui était en somme une garantie.

Bref, la propriété des de Santis aurait dû être renseignée comme la plus propre à être cambriolée ; elle ne l'avait cependant jamais été et ne le fut jamais.

Si madame de Santis quittait peu sa demeure, c'est qu'elle était dépressive. Elle l'avait toujours été, du moins d'aussi loin que Mike s'en souvint. Il ne parvenait, dans son enfance, à ne sauver d'elle qu'une image « normale » : elle était dans un jardin – pas celui de Versailles, ni le petit ni le grand – en robe claire et riait en tenant d'une main, sur sa tête, une capeline blanche que le vent voulait emporter. Elle était jeune encore, très belle, totalement française, entre Danielle Darrieux et Martine Carol. Après, elle s'était bientôt déclarée souffrante. Sans doute n'avait-elle trouvé que ce mal mystérieux pour échapper à l'emprise de son mari et s'écarter du monde international de la musique classique où elle ne s'était jamais sentie à l'aise, bien que fille de musicien et prénommée Cécile.

Elle avait avec son fils, Mike, une relation très intime où n'entraît nulle autorité ; elle l'écoutait volontiers, tenait de lui les principaux renseignements qu'elle avait sur son mari et s'était résignée à l'idée que tôt ou tard ce fils la quitterait pour prendre son envol.

Elle sortait peu en effet, sinon pour se rendre à Paris chez son couturier qui lui était de médiocre utilité, puisqu'elle fuyait, autant qu'il se pouvait, les occasions de paraître en public, mais enfin, il y avait les inévitables concerts de Wolfgang de Santis au Théâtre des Champs-Élysées, une fois l'an, et les dîners « à la maison » dans la même période. Elle sortait encore, un après-midi par semaine, pour un bridge chez des amies qui venaient d'autres fois chez elle. Si elle avait pris un amant, pendant un an ou deux, alors que Mike n'avait que cinq ans, ce qui lui avait semblé « déjà cinq ans », elle ne s'était pas permis de renouveler l'expérience par la suite, peut-être parce qu'il était vain de lutter avec son mari sur le terrain de l'infidélité, comme sur bien d'autres, d'ailleurs.

Wolfgang de Santis avait fait de l'infidélité conjugale son sport favori. Peut-être se disait-il que sa femme était la cause de cette situation – ce qu'imaginaient sans doute la plupart des gens – mais Cécile ne l'eût pas juré. Wolfgang de Santis était le mari le plus brillant qu'une épouse pût rêver de perdre. Son père ne lui avait-il pas dit, au moment de son mariage, qu'elle avait décroché la timbale ? Mais ne remet-on

pas la timbale en circulation une fois décrochée ? Elle n'était pas sûre d'avoir saisi l'image, d'en connaître exactement le sens. Elle se voyait sur un manège ayant décroché le gland qui permettait un nouveau tour, à la différence que ce tour-ci était le premier, à jamais le premier.

Il arrivait à Cécile de Santis d'imaginer son époux en timbale, très brillante, très lourde, de grande qualité et cela la faisait, sinon rire – elle riait rarement – sourire, avec indulgence même. Elle avouait volontiers qu'elle n'était pas à la hauteur des ambitions de son époux qui n'avait pour concurrent sérieux, comme on se plaisait à l'écrire dans les journaux, que Karajan. Au moins ce dernier avait-il épousé une starlette ou quelque chose d'approchant. C'est ce qu'il aurait fallu à Wolfgang ; mais en l'état des choses, ça n'allait pas trop mal. Cécile de Santis vivait en paix en assurant à Wolfgang de Santis une famille – il suffisait d'avoir un enfant pour la réclamer telle – et la liberté.

Parfois, Cécile de Santis racontait que Wolfgang l'avait épousée en raison de son prénom, celui de la sainte des musiciens. À vrai dire, elle avait été prénommée ainsi à dessein par son père qui était lui aussi musicien. Certes, un musicien plus modeste, sinon moins talentueux, que de Santis. Le monde de son père, des salles de concert de seconde zone et des salons aristocratiques de province où le paternel faisait volontiers résonner son piano, convenait mieux à Cécile, bien mieux ;

mais voilà, l'élève d'origine italo-autrichienne de ce père avait su lui plaire et elle l'avait épousé en connaissance de cause ; elle n'ignorait rien de ses ambitions – toutes proportions gardées, car que savait une jeune fille à l'époque des ambitions masculines ? – des ambitions servies par un talent incontournable et une verve étourdissante. D'ailleurs, Wolfgang n'avait jamais cessé de l'étourdir ; à la longue, c'était devenu insupportable. On ne vit pas volontiers sur un manège, disait-elle parfois en cherchant à s'excuser de perdre l'équilibre. Aussi Cécile avait-elle mis pied à terre et se contentait-elle de regarder tourner le manège, sans elle.

– Wolf ! C'est à saisir. On vous invite à diriger un *Lohengrin* à *La Monnaie* de Bruxelles dans une mise en scène qui fera date ; les metteurs en scène sont, désormais, l'avenir de l'opéra.

David Robertson parlait avec assurance, décidé à emporter l'adhésion de celui qu'il appelait Wolf avec un sans-gêne remarqué, tout en émiettant du pain dans ses œufs qu'il s'était fait servir au miroir. Emporté par son propos, ou était-ce son état habituel d'anxiété mal dissimulé, il en mettait aussi dans le verre de lait qu'il avait devant lui.

Mike le regardait avec incrédulité ; certes, il devinait ce que David avait de charme et de conviction, mais il se demandait comment un homme si visiblement « mangé par ses nerfs » pouvait maîtriser une carrière dans le genre de celle de Wolfgang de Santis

qui était certainement loin d'être la seule personnalité artistique qu'il avait sous contrat. Qui plus est, David Robertson jouait visiblement pour la galerie, pour sa femme par exemple, dont il ne parvenait cependant pas à capter l'attention.

Nora Robertson semblait s'être mise « à part », comme en vitrine de sa beauté qui était certes remarquable, mais surtout rare, d'une essence quasi inexplicable. En elle, un mystère affleurait comme si la perfection de son profil, l'ombre claire de sa peau, la brillance de sa chevelure étaient le résultat d'une pensée insondable. Elle brisa, du bout de ses doigts aux ongles au vernis incolore, un toast qui fit un bruit de porcelaine friable, de cette porcelaine translucide, dite « coquille d'œuf », c'est en tout cas l'idée qui traversa l'esprit de Mike.

Ce bruit, qui venait se juxtaposer à une injonction prononcée par David Robertson à l'adresse de « Wolf », produisit une légère stupeur, vite dissipée, sinon pour David qui s'interrompit et jeta à sa femme un regard scandalisé, comme si elle avait fait exprès de produire ce bruit ambigu pour affaiblir le propos de l'agent Robertson, stressé dès le matin.

« Dans quel état, se demanda Mike, est-il à l'heure du dîner ? »

– Chérie, imaginez-vous que je tente de faire comprendre à Wolf...

David Robertson suspendit sa phrase, ferma brièvement les yeux, les rouvrit dans une mimique d'ac-

teur de music-hall et laissa même échapper un rire grinçant, très court.

– Énigma ; Nora est une énigme, on croit qu'elle est là, pas du tout. Elle skie à Megève, elle se prélassa à une terrasse tropézienne...

Nora se leva, ce qui suffit à interrompre une nouvelle fois son mari, jeta négligemment sa serviette à côté de son assiette et dit :

– En vérité, je rentre à Paris.

Et elle sortit.

Mike vit ses jambes dans des *panties* chocolat, assortis à sa courte robe, sur lesquels tranchaient de petites bottes vernies, étroitement zippées sur ses chevilles pourtant très fines.

Des jambes conquérantes, s'avoua Mike qui n'avait jamais jusque-là porté autant d'attention à la morphologie féminine. Il s'était même demandé s'il n'était pas « pédé », comme disaient ses condisciples de lycée. Encore une fois, il se dit : « Aimer une telle femme, en être aimé, est certainement ce qu'il peut y avoir de plus enviable. »

David Robertson aimait-il sa femme ? Sans nul doute, à sa façon, nécessairement imparfaite, mais elle, aimait-elle son mari ? Que recevait-elle d'un tel homme, qu'en espérait-elle ? Si tant est qu'elle en espérait encore quelque chose. Était-il un bon amant, ce qu'on appelait « un bon coup » ?

Mike en était là de ses réflexions quand Nora, revenant sur ses pas, s'adressa à lui :



– Si vous allez à Paris, je puis vous déposer. C’est à Henri-IV que vous étudiez, n’est-ce pas ?

Mike était stupéfait : Nora s’était donc aperçue de son existence. Elle savait même qu’il était inscrit à Henri-IV. Avait-elle interrogé Paul ?

Mike fut prêt en un instant, alla-t-il jamais à Paris pour y prendre cours avec plus de plaisir ?

Nora Robertson conduisait un coupé Mercedes, bleu gris, capoté de noir. Mike s’installa à côté d’elle avec orgueil. La jeune femme avait relevé la masse brillante de ses cheveux à l’aide de quelques épingles ; on lui voyait la nuque qu’effleurait le capuchon de vision rejeté sur ses épaules, une nuque incroyablement délicate, ponctuée d’un grain de beauté à la racine des cheveux. On avait une envie irrésistible d’embrasser cette nuque, se dit Mike. David Robertson le faisait-il souvent ? Venait-il de le faire alors que Nora se séparait de lui ?

Les deux époux ne s’étaient même pas touchés, avait-il semblé à Mike, mais il admettait volontiers qu’il ne savait pas tout, qu’il n’était pas en son pouvoir de tout voir.

En compagnie de Nora Robertson, Mike se sentait un homme.

Nora parla la première :

– Vous aimez vos cours ?

– Pas plus que ça, répondit Mike, le cœur battant et très gêné de sentir son sexe se réveiller sous la braguette zippée de son pantalon.

- Vous aimez bien une matière plus qu’une autre.
  - L’Histoire, je dirais. Oui, l’Histoire certainement.
  - Ah ! Une période particulière ?
  - La fin du dix-huitième siècle, la Révolution.
  - Vous êtes du côté des révolutionnaires ?
  - J’aime assez Saint-Just.
  - Brrr... fit Nora, en lâchant un moment le volant comme pour les mettre tous deux en péril. Vous voyez, Mike, je frémis. La figure de Saint-Just, si elle est belle, est bien cruelle. Avait-il du cœur, croyez-vous ?
  - Il a dit que le bonheur était une idée nouvelle.
  - Mais il a semé le malheur, non ?
  - Il a fini guillotiné avec son ami Robespierre.
  - C’est l’idée que vous vous faites de l’amitié ?
  - Je ne sais pas. Non, je ne crois pas.
  - Il n’y a pas d’amour dans la vie de Saint-Just. Je me trompe ? Enfin, pas de femme.
- Mike eut envie de répondre que dans la sienne, maintenant, il y avait elle, Nora. Mais il dit seulement :
- Non, il n’y a pas de femme.
  - C’est peut-être mieux, dit Nora.
  - Mieux ?
  - Il y a des hommes que les femmes embarrassent. Il n’y a pas de place dans leur vie pour une femme, des femmes peut-être, des filles, mais pas une femme. Je veux dire, une seule.

Mike demanda, et il savait que c'était indiscret – mais Nora ne lui avait-elle pas tendu la perche ? – si tel était le cas de David Robertson.

Nora, sans hésiter, répondit :

– Pour David, tout est de trop : femme, ami, la vie elle-même parfois. C'est un homme qui a un but, mais il a oublié pourquoi, peut-être même a-t-il oublié le but exact, il est sur sa lancée.

– Vous allez rester avec lui ?

– Non, je ne crois pas.

Elle se reprit :

– Je sais que non. Un divorce, c'est presque aussi compliqué qu'un mariage dans le grand monde et nous nous sommes mariés comme ça, sans réfléchir, sans personne. J'avais dix-neuf ans. Mais je vous ennuie avec mes histoires.

– Pas du tout, protesta Mike. Je voudrais pouvoir vous aider.

– C'est gentil. Regardez, il a cessé de neiger. Prenons l'air.

Nora poussa sur un bouton du tableau de bord et la capote de la voiture se rétracta.

– Vous n'allez pas avoir froid ?

Mike fit signe de la tête que non ; il était heureux.

Ils arrivèrent à Paris ; bientôt, Nora le déposerait à la porte de son lycée. Mike cherchait un moyen de la revoir, mais qui était-il pour espérer qu'une femme de cette beauté s'intéressât durablement à un gamin tel que lui ?

Mike ne savait pas qu'il était très beau, grand pour son âge, élancé, avec, sous la lourde mèche de ses cheveux châtain, des yeux bleu foncé, presque noirs.

– J'aimerais vous revoir, dit-il.

Cette phrase, c'était comme se jeter à l'eau, une eau glacée qui lui brûlait le corps.

– Pourquoi pas ? dit Nora, en tournant son visage vers lui.

Elle souriait, ses yeux clairs brillaient comme des citrines dans l'air froid.

– Venez prendre un Coca avec moi, demain, au *Ritz*.

– Au *Ritz* ! se récria Mike en riant.

– Oui, vous avez quelque chose contre le *Ritz* ?

– Non, simplement, je ne savais pas qu'on y buvait du Coca.

– Bien sûr. Je bois toujours mon Coca au *Ritz*, dit, amusée, Nora.

Elle riait, elle aussi, maintenant.

– Donc, disons demain, après vos cours.

– D'accord. À seize heures trente.

– Précises. Côté place Vendôme.

Mais Mike, qui ignorait qu'on pouvait entrer au *Ritz* par la rue Cambon, crut que Nora disait cela au cas où il n'aurait pas su que le *Ritz* se trouvait place Vendôme.

« Elle me prend pour un enfant », se dit-il. Pourtant, jamais encore, il ne s'était senti plus homme.

Nora arrêta sa voiture devant le lycée, à hauteur

d'un groupe d'élèves. Avait-elle décidé de s'amuser ? Elle tendit la joue. Très vite, comme s'il craignait qu'elle ne se ravisât, Mike y posa un baiser.

– À demain, cria-t-elle, en démarrant.

Elle agita même, sans se retourner cependant, sa main gantée de veau velours marron au-dessus de sa tête.

Mike pensa étouffer d'orgueil et de reconnaissance. Le groupe d'élèves était là, bouche bée.

Cela s'était passé, en somme, comme au cinéma.

Nora avait laissé sa voiture dans la rue de Castiglione ; son appartement était à deux pas, rue du Faubourg-Saint-Honoré, au-dessus d'une boutique tenue par une amie. Elle lui adressa un petit signe avant de monter chez elle. Denise, son amie, était occupée avec une cliente que Nora reconnut pour être américaine ; il était bien rare qu'elle se trompât sur ce point.

Denise vendait des petites robes, fort jolies, savantes même, pas « données ». Vraiment pas, songea Nora.

Elle repoussait le moment de se poser une question. Lorsqu'elle ouvrit la porte de son appartement, elle se trouva face à son reflet et se demanda si c'était une bonne idée ce miroir pour vous accueillir sur ce palier étroit, évidemment agrandi par le miroir en question.